

Dictée du 19 mars : texte de Patrick Grainville.

La falaise des fous (janvier 2018) (quatrième de couverture du roman)

1868-1927 : de l'invention de l'impressionnisme à la traversée de l'Atlantique par Lindbergh, un Normand établi à Étretat entreprend le récit de sa vie. Orphelin de mère, jamais reconnu par son père, il s'est installé chez son oncle, dans la splendeur des falaises, après avoir été blessé lors de la sanglante aventure coloniale en Algérie.

Sous son regard, un homme peint : c'est Monet. Pour le jeune homme, qui ne connaît rien à la peinture, c'est un choc. La naissance d'un art et d'une époque se joue là, et, dès lors, il n'aura de cesse d'en suivre les métamorphoses, guidé par deux amantes, Mathilde, une bourgeoise mariée, sensuelle, puis Anna, passionnée. Elles l'initient à Monet, présent de bout en bout, mais aussi à Courbet, Boudin, Degas, Flaubert, Hugo, Maupassant... Tous passent à Étretat ou dans son voisinage.

De la débâcle de la guerre de 1870 à la découverte de New York, de l'affaire Dreyfus au gouffre de la Grande Guerre, c'est tout un monde qui surgit, passe et cède la place à un autre. Dans la permanence des falaises lumineuses, la folie de Monet affrontant l'infini des Nymphéas. Le tout sous la plume d'un homme qui a beaucoup vécu, beaucoup ressenti, aimé et perdu.

Fresque historique vertigineuse, saga familiale et amoureuse, évocation puissante de la pulsion créatrice : avec Falaise des fous, Patrick Grainville signe son roman le plus accompli, le roman d'une vie.

Patrick Grainville est né en 1947 à Villers (Normandie). En 1976, il a obtenu le prix Goncourt pour Les Flamboyants. Falaise des fous est son vingt-sixième roman.

Il est élu le 8 mars à l'académie française, au fauteuil d'A Decaux.

L' EXTRAIT :

Jadis, j'ai embarqué sur la mer un jeune homme qui devint éternel ...

J'ai dû d'abord apercevoir Claude Monet aux extrémités de la grève, au pied de la falaise d'Aval. Mais ce n'était pas le premier peintre que je voyais hanter Étretat. Pour les pêcheurs affrontés au violent labeur de la mer, ces artistes étaient des originaux, **bohèmes** ou rentiers, qu'ils considéraient avec un léger **dédain**. Emportés dans le cycle tumultueux des marées, des courses et des combats du large, ils ne prêtaient guère attention aux tableaux. Ce qui peut-être a attiré notre curiosité dans le cas de Monet, en cet hiver 1868, c'est son acharnement quotidien, **quel que fût** le temps. Il passait des heures et des jours devant son chevalet, tôt le matin, tard le soir, **aux prises** avec cette activité que beaucoup trouvaient superflue. Les hommes partaient en mer, il était là. **Ils** déchargeaient le poisson, entourés d'essaims de femmes et de gosses, **il était** encore là. Éloigné, au pied des escarpements grandioses, l'œil rivé sur la pierre ou sur la mer, têtue, obsédé, absurde.

Mais je ne le regardai vraiment que le jour où il m'aborda. Il avait sans doute observé que mes habitudes ne concordaient pas avec les contraintes et les horaires des authentiques travailleurs de la mer. Mon cas était particulier...

Les pêcheurs m'avaient aidé à faire dévaler mon bateau jusqu'aux vagues. Me voyant dresser le mât et hisser la voile, Monet me demanda de l'emmener. Un petit orage, couleur de bronze comme

un gong, naissait au-dessus du cap d'Antifer. Je prévins Monet du risque d'un coup de vent et de grêle. Il était **emmitouflé** dans deux paletots et portait un cache-nez. Il me fit signe qu'on y allait. Il voulait avoir une vision globale de la côte, embrasser la fresque des falaises. Je suis parti sur La Petite-Julie avec un des plus grands bonshommes du siècle sans le savoir, sans m'intéresser à la peinture, en **mécréant** blessé que j'étais, revenu de tous les idéaux. Le soleil s'était levé. Vent d'ouest, je **tirai** sur les écoutes, les **réglai**, le foc **frémit**, la grand-voile **gonfla**, **claqu**. Monet enfonça un peu son chapeau contre le froid. Je maniais la barre, attentif. Je virai vers la falaise d'Amont. Le vent arrière nous poussait maintenant. Monet voulut se déplacer pour mieux voir et il faillit prendre toute la **bôme** dans la figure... L'assommer **eût été** un prélude lourd de conséquences. Le **coup** aurait pu le faire régresser aussitôt vers la bonne vieille peinture académique ou franchir un pas de géant et se changer en Picasso incompris, car beaucoup trop prématuré. Je ne devais entendre parler de l'Espagnol que quarante ans plus tard et surtout pendant la féroce année de 1916. Comment l'oub**lierais**-je ?

La vie est vaste... **quoique** assez courte, désormais.

Le contrejour assombrissait la côte d'Amont, la tête d'éléphant à la trompe coupée. Pourtant, ce long saillant irrégulier, bosselé, évoquait davantage à mes yeux **quelque** rhinocéros bas et bizarre, dont le pied nain fermait la petite arche de sa note saugrenue. Au-delà, mon passager mesurait la fuite des éminences de craie vers le nord, et l'aiguille de Belval qu'on distinguait au loin. Je laissai dériver un peu le bateau pour favoriser la contemplation. Au bout d'un moment, je pris le cap inverse. L'étrave coupant un bon souffle d'ouest dont Monet respirait le parfum iodé tandis que je tirais des bords et **louvoyais** dans les éclats du **clapotis**. La falaise d'Aval s'allumait. Le Trou à l'Homme perforait la masse crayeuse de sa grosse caverne noire. Nous contournâmes la porte d'Aval colossale dont l'architecture glissa lentement avec sa trompe, élancée celle-là, plongée dans la mer calme, lumineuse. L' Aiguille se dressa de ses soixante-dix mètres, feuilletée de linéaments réguliers de craie et de silex. Monet suivait des yeux le pivotement du menhir majestueux. Les têtes des Trois Demoiselles pointaient, agglutinées de curiosité devant ce divin phallus. L'éventail abrupt de la valleuse verte de Jambourg s'ouvrait entre deux espèces de poternes. Nous devions, un beau jour, Monet et moi, descendre dans ce gouffre par un à-pic et un escalier de vertige. Quelle ivresse ! Mais Monet aurait pu se tuer. Il frôla l'anéantissement, une autre fois, quand la déferlante marée le surprit. Mourir sur le motif, comme Molière !

L'orage montait, encore délimité dans le ciel clair. Mais soudain il se diffusa en nuée plus large. Une bourrasque brutale éclata, mon voilier fit un bond sur la vague hérissée. Monet d'un mouvement véloce rattrapa son chapeau de justesse. Je lui demandai si ça allait. D'une voix forte, il me répondit :

- J'ai passé mon enfance au Havre, j'aime la mer et les bateaux !

Le parfum du flot agité était tout avivé de muscs salins, poissonneux. Nous naviguions. La large et robuste Manneporte, moins fuselée que celle d'Aval, ne haussait nulle ogive de cathédrale esthétique mais embrassait de son porche puissant une échappée de ciel et de mer. Quinze ans allaient s'écouler avant que Monet, acharné, belliqueux, ne revienne en découdre avec cette masse ouverte. En aval et plus loin saillait la muraille horizontale de la pointe de la Courtine, percée d'un trou timide sans commune mesure avec le légendaire Trou à l'Homme, nomination à laquelle nous étions habitués à Étretat mais qui surprenait les étrangers ou bien leur inspirait des plaisanteries faciles à deviner. Monet n'était pas une de ces natures souples et rieuses. À vrai dire, moi non plus, à l'époque... Précédant la Courtine, les cataractes des Grandes Pisseuses giclaient sur des fonds de mousse, de calcaire aux innombrables nuances, ocre roux, blond. Ce terme de « Pisseuses » amusait le même public bon enfant. Enfin, au-delà, la perspective des parois claires s'étirait vers Antifer dont, cette fois, le nom tranchant et apocalyptique coupait le sifflet aux humoristes. Des mouettes criaient, étincelaient, comme aspirées dans un tourbillon de vent et de lumière mouillée. Au cœur de cette volée furieuse, Monet, ébloui, ne parlait toujours pas, moi non plus.

Soudain, une nouvelle rafale précipita un paquet d'écume sur le peintre surpris. Il examina ses mains criblées de cristaux de mer et un sourire s'esquissa sur son visage sérieux tandis qu'il s'essuyait les doigts dans ses paletots. C'était un homme robuste, de moins de 30 ans, dont la barbe noire et drue, les cheveux abondants avaient tendance à boucler. Je gagnai le large. Sur le déploiement de toute la falaise, de ses trois arches à perte de vue, Monet dardait son regard noir, aigu, de corsaire de la couleur.

Le vent forçait, la vision se brouilla, le coup de grêle nous prit de plein fouet. Le grain glacé crépitait, criblait le bateau de sa mitraille immaculée. Mais l'averse s'arrêta. La barbe de Monet avait un peu blanchi et ses manteaux semblaient ceux d'un trappeur sous la neige de l'Alaska. Il écarquilla le regard dans l'étonnement de cette brève phosphorescence qui nous transfigurait. Étions-nous, déjà, les vieillards de la fin du voyage ? Alors, le blanc de la cornée donna à ses yeux une expression légèrement anxieuse qui le rendit émouvant et beau. Cette angoisse, j'ignorais encore que ce serait le trait de sa vitalité créatrice.

Un éclair large fulgura sur le cap d'Antifer. J'entendis mon passager s'exclamer : « Ah ! que c'est grand ! » C'était une banalité. Mais cette extase me frappa. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une illusion rétrospective, non, le jeune Monet avait un regard magnifique. Il voyait quelque chose que je ne voyais pas. L'enchaînement rythmé de la falaise, son interminable théâtre découpé sur la mer tranchée de promontoires successifs remplissaient tout son être, y déclenchaient une émotion de la lumière et de ses variations, qui fut sa vocation, sa mission sur la terre. Mais aussi sa guerre à lui. Aucune goutte de sang ne fut jamais versée, malgré la plus grande hécatombe de l'Histoire. Mais que de peine, que de lutte, que d'acharnement, quelle folie pour atteindre la seule grâce qui comptait pour lui : saisir la matière dans la splendeur des instants et des jours ! Ce que j'avance est grandiloquent. Je m'égare. Que puis-je affirmer à la place de celui qui vient de mourir ? Moi, arrivé au bout, désormais... Au pied de cette falaise où l'anéantissement de la villa Gosselin a laissé un trou gigantesque et des éboulis que submerge la fanfare de la marée montante. Cette orgie d'écume toujours gaie, toujours fraîche. [...]

✚ Alternance, dans ce passage, de deux temps du récit : **le passé simple et l'imparfait**.

➤ **RAPPEL :**

- **Le passé simple** ➔ : actions brèves, soudaines, qui ne se renouvellent pas
- **L'imparfait** ➔ : actions longues, habituelles

En principe, on entend la **différence phonétique** entre j'allai et j'allais.

✚ **Quel que, quelque**

✚ **Quoique, quoi que**

L'auteur : Patrick GRAINVILLE (né en 1947)

Né le 1er juin 1947 à Villers-sur-Mer dans le Calvados, Patrick Grainville passe son enfance en Normandie, allant régulièrement à la chasse et à la pêche avec son père, entrepreneur et longtemps maire de Villerville ; il fréquente le lycée de Deauville annexe de Malherbe de Caen, avant de poursuivre ses études supérieures au lycée Henri-IV et à la Sorbonne où il prépare son agrégation.

En parallèle de ses études, le jeune homme écrit très tôt, premier manuscrit à 19 ans, puis premier roman publié à 25, *La Toison*, accepté immédiatement par Gallimard. La profession le remarque. Juste avant de mourir, Henry de Montherlant lui prédit un grand avenir et loue son style : « Vous êtes tellement personnel que, dès votre premier livre, on pourrait écrire : "A la manière de Patrick Grainville" ». Son roman suivant, *La Lisière*, rate le Goncourt 1973, au cinquième tour contre *L'Ogre* de Jacques Chessex, au grand dam de Michel Tournier qui l'a soutenu dans le jury. Hervé Bazin, qui préside, reconnaît ses qualités, mais trouve l'auteur trop jeune. Patrick Grainville décrit dans *La Lisière* ce qui sera le fil conducteur de son œuvre :

« J'inaugure une sorte d'autobiographie mythique où le passé mi-souvenu mi-rêvé est contemporain d'un futur prévu, conjuré où le présent n'est rien »

Trois ans plus tard, après avoir déjà écarté un quatrième roman, les Éditions Gallimard refusent *Les Flamboyants* qu'elles jugent, dans une première version de 800 pages, trop long et trop touffu. Jean Cayrol convainc Patrick Grainville de raccourcir et Michel Tournier, pourtant chez Gallimard, de changer d'éditeur. C'est donc aux éditions du Seuil qu'il obtient le **prix Goncourt en 1976**.

. Parmi les plus jeunes lauréats du prix Goncourt, Patrick Grainville retourne dès le lendemain à son métier de professeur tout en affirmant son ambition de faire bouger les lignes de l'écriture.

Les années de maturité

10 ans après *Les Flamboyants*, *Le Paradis des orages*, érotique et partiellement autobiographique, est un nouveau succès. Sa mère « ravageuse », rendue fameuse, et sa faconde passionnée conduisent Patrick Grainville à devenir l'un des écrivains les plus souvent invités dans l'émission *Apostrophes*, même pour présenter des livres qui ne sont pas les siens. Il y fera également part de sa perception du métier de professeur du secondaire, enseignant le français en marge de l'écriture au lycée Évariste-Galois à Sartrouville. Ses romans suivants, *L'Atelier du peintre*, *L'Orgie*, *la Neige ou Colère*, à cheval entre les années 1980 et les années 1990, salués par les critiques, bénéficient ainsi d'une bonne exposition. Patrick Grainville partage son amour pour la Normandie avec Marguerite Duras qui habite l'Hôtel des Roches Noires à Trouville-sur-Mer, près de chez ses parents, et avec qui il lui arrive de se promener. Ayant adopté le rythme d'un roman tous les deux ans et actif par ailleurs, critique de cinéma dans les années 1980 pour *VSD* avant de devenir chroniqueur littéraire pour *Le Figaro*, il multiplie les textes sur la peinture, côtoyant autant des peintres célèbres que des débutants voués à le devenir.

D'un siècle à l'autre

Après un résumé « de notre époque », à travers le portrait de Maha, star interplanétaire dans *Le Lien*, le style d'écriture de Patrick Grainville s'épure à la fin des années 1990. Il devient membre du **jury du prix Médicis** à partir de 1997 où il se lie d'amitié avec Alain Robbe-Grillet. Moins présent dans les médias, il maintient néanmoins son rythme de publication bisannuel et poursuit une œuvre protéiforme, creusant « son propre sillage » ; se succèdent un grand retour en Afrique qu'il

affectionne particulièrement (*Le Tyran éternel*), un thriller prémonitoire des événements du 11 septembre (*Le Jour de la fin du monde, une femme me cache*), un roman autobiographique (*La Main blessée*), un nouveau « classique » de l'érotisme (*Le Baiser de la pieuvre*) et, saluée par la critique en 2014, une épopée sur les Indiens des Plaines à travers la vie du peintre George Catlin (*Bison*). ». En 2012, il reçut le Grand Prix de littérature Paul-Morand de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

À l'occasion de la sortie du *Démon de la vie*, en 2016, peu de temps après la mort de Michel Tournier avec qui il était resté proche, Patrick Grainville, considéré dorénavant lui aussi comme « un pilier, une institution des lettres françaises », passe dans *On n'est pas couché* et renoue avec une émission de grande écoute. Yann Moix reconnaît lui vouer une admiration sans borne et le présente comme « le plus grand prosateur de la langue française ».

Le 8 mars 2018, il est élu au fauteuil d'Alain Decaux à l'Académie française, face à Dominique-Marie Dauzet.

(l'Académie française (25 votants), dans sa séance du jeudi 8 mars 2018, a procédé à l'élection au fauteuil de M. Alain Decaux (F9). Les voix obtenues au premier tour de scrutin sont les suivantes :

R.P. Dominique-Marie Dauzet : 2

M. Patrick Grainville : 13

Bulletins blancs : 3

Bulletins blancs marqués d'une croix : 7 (Ces croix noires sont très importantes. Cela signifie que les immortels ne veulent aucun des candidats qui se sont présentés à eux.)

M. Patrick Grainville est élu au premier tour de scrutin par 13 voix.)

A propos du cache-nez et du paletot de C Monet ...

VOCABULAIRE : Classification des vêtements

Ce classement ne concerne pour l'instant que les vêtements non professionnels des derniers siècles pour l'Europe.

Il est destiné à toutes les personnes intéressées par la mode, qui cherchent à étendre leur connaissance des types de vêtements.

Il devrait permettre de comprendre la fonction des habits et connaître leur diversité.

Deux fonctions principales peuvent être établies pour les habits :

- Protectrice : protège du froid, de la chaleur, des produits toxiques, de l'abrasion, de l'humidité...
- Psychosociale : esthétique, pudique ou érotique, définit une appartenance et exprime une personnalité

Les vêtements sont portés en différentes occasions, un classement selon celles-ci serait : ordinaire d'intérieur, ordinaire d'extérieur, professionnel, sportif, nocturne, traditionnel et cérémoniel.

Les catégories retenues ici pour classer les vêtements sont le niveau et la zone de recouvrement, les propriétés des matériaux, les finitions et le style.

Niveau et zone de recouvrement

Sous-vêtements

Culotte : tanga (taille basse), string, (fesses nues), brésilien (demi string) ; slip maxi, midi, mini (suivant l'échancrure cuisse), tai (échancrure haute)

Maillot de bain

Caleçon, boxer (slip sans échancrure)

Soutien-gorge : triangle, balconnet, brassière, bandeau ; à armature, à coque, rembourré, corset, bustier

Flanelle, justaucorps

Chaussettes, bas, collant, guêtres, socquette

Inter-vêtements

Jupon, guêpière, gaine

Vêtements

Bassin [+ jambes]

Short, bermuda, pantalon, corsaire, culotte

Jupe, kilt, jupe-culotte

Taille haute/basse

Tronc [+ bras]

Chemise, T-shirt, débardeur, bustier (épaules nues), chemisier, déshabillé

Chemise-culotte

Corsage, dos nu, cache cœur,

Tronc + bassin

Robe (1, 2, 3 pièces), kimono, peignoir, pyjama (1, 2 pièces)

Mains, pieds, tête

Gants, mitaines

Chaussures, mocassin, mule, babouche, sandale, spartiate, ballerine, espadrille, chausson, tennis, derby, bottine, botte, galoche, sabot, pantoufle, brodequin

Chapeau, casquette, bonnet, châte, capuchon, cagoule, passe-montagne, foulard, turban, bandana, bandeau, voile, béret, couvre-oreilles, capuche, fichu

Sur-vêtements

Tronc [+ bras]

Blouson, veste, veston, vareuse, pèlerine

Surchemise, camisole

Tricot (pull-over), chandail, molleton (sweat-shirt)

Cardigan, gilet, jaquette

Tronc [+ bassin]

Blouse, tablier, manteau, Mantelet, pelisse

Tronc + bassin

Pardessus, Mac Parlane, paletot, parka

Tunique, cape, combinaison, poncho, sari, toge

Salopette, robe de chambre

Survêtements, surtout

Taille, cou

Ceinture

Écharpe, cache-nez, cache-col, fraise, cravate, col, faux-col, plastron, jabot, nœud papillon, chandail, étole

Ensembles

Tailleur (veste et jupe assorties), Costume (1, 2, 3 pièces), complet